

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

“Aime Dieu et



va ton chemin.”

Bulletin de l'Union-Allet

Vol. X.

MONTREAL, OCTOBRE 1883.

No. 10.

SOMMAIRE.

1. LETTRE DU PAPE.
2. LE COMTE DE CHAMBORD.
3. LA CRISE PRÉSENTE.
4. L'AUTOMNE.

5. MENTANA.
6. LE DARWINISME.
7. LA COMMUNE.
8. LA MAISON DE FRANCE.

LETTRE ENCYCLIQUE

DE

N. T. S. P. LE PAPE LÉON XIII

A TOUS LES PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES ET EVÊQUES
DU MONDE CATHOLIQUE, EN GRÂCE ET EN COMMUNION AVEC
LE SAINT SIÈGE APOSTOLIQUE.

A nos Vénérables Frères les Patriarches, Primats, Archevêques et Evêques de tout le monde catholique, en grâce et en communion avec le Saint-Siège apostolique.

LEON PP. XIII,

Vénérables Frères,

Salut et Bénédiction apostolique,

Le devoir du suprême apostolat qui Nous a été confié, et la condition particulièrement difficile des temps actuels. Nous avertissent chaque jour instamment, et pour ainsi dire Nous pressent impérieusement de veiller avec d'autant plus de soin à la garde et à l'intégrité de l'Eglise que les calamités dont elle souffre sont plus grandes.

C'est pourquoi, autant qu'il est en Notre pouvoir, en même temps que Nous Nous efforçons par tous les moyens de défendre les droits de l'Eglise comme de prévoir et de repousser les dangers qui la menacent et qui l'assailent, Nous mettons aussi Notre plus grande diligence à implorer l'assistance des secours divins, avec l'aide desquels Nos labeurs et Nos soins peuvent aboutir.

A cette fin, Nous estimons que rien ne saurait être plus efficace et plus sûr que de Nous rendre favorable, par la

pratique religieuse de son culte, la sublime Mère de Dieu, la Vierge Marie, dépositaire souveraine de toute paix et dispensatrice de toute grâce, qui a été placée par son Divin Fils au faite de la gloire et de la puissance, afin d'aider du secours de sa protection les hommes s'acheminant, au milieu des fatigues et des dangers, vers la Cité Eternelle.

C'est pourquoi, à l'approche des solennels anniversaires qui rappellent les bienfaits nombreux et considérables qu'a vus au peuple chrétien la dévotion du Saint Rosaire, Nous voulons que cette année cette dévotion soit l'objet d'une attention toute particulière dans le monde catholique en l'honneur de la Vierge Souveraine, afin que par son intercession nous obtenions de son divin Fils un heureux adoucissement et un terme à nos maux. Au-si avons-Nous pensé, Vénérables Frères, à vous adresser ces lettres, afin que Notre dessein vous étant connu, votre autorité et votre zèle excitent la piété des peuples à s'y conformer religieusement.

Ce fut toujours le soin principal et solennel des catholiques de se réfugier sous l'égide de Marie et de s'en remettre à sa maternelle bonté, dans les temps troublés et dans les circonstances périlleuses. Cela prouve que l'Eglise catholique a toujours mis, et avec raison, en la Mère de Dieu, toute sa confiance et toute son espérance. En effet, la Vierge exempte de la souillure originelle, choisie pour être la Mère de Dieu et par cela même associée à lui, dans l'œuvre du salut du genre humain, jouit auprès de son Fils d'une telle faveur et d'une telle puissance que jamais la nature humaine et la nature angélique n'ont pu et ne peuvent les obtenir. Aussi, puisqu'il lui est doux et agréable par dessus toute chose d'accorder son secours et son assistance à ceux qui les lui demandent, il n'est pas douteux qu'elle ne veuille et pour ainsi dire qu'elle ne s'empresse d'accueillir les vœux que lui adressera l'Eglise universelle.

Cette piété, si grande et si confiante envers l'Auguste Reine des cieux, n'a jamais brillé d'un éclat aussi res-

plendissant que quand la violence des erreurs répandues, ou une corruption intolérable des mœurs, ou les attaques d'adversaires puissants, ont semblé mettre en péril l'Eglise militante de Dieu. L'histoire ancienne et moderne et les fastes les plus mémorables de l'Eglise rappellent le souvenir des supplications publiques et privées à la Mère de Dieu, ainsi que les secours accordés par Elle, et en maintes circonstances la paix et la tranquillité publiques obtenues par sa divine intervention. De là, ces qualifications d'Auxiliatrice, de Bienfaitrice, de Consolatrice des chrétiens, de Reine des Armées, de Dispensatrice de la victoire et de la paix, dont on l'a saluée. Entre tous ces titres est surtout remarquable et solennel celui qui lui vient du Rosaire, et par lequel ont été consacrés à perpétuité les insignes bienfaits, dont Lui est redevable le nom chrétien.

Aucun de vous n'ignore, Vénérables Frères, quels tourments et quels deuils ont apportés à la Sainte Eglise de Dieu vers la fin du douzième siècle, les hérétiques Albigeois qui, enfantés par la secte des derniers Manichéens, ont couvert le Midi de la France et tous les autres pays du monde Latin de leurs pernicieuses erreurs. Portant partout la terreur de leurs armes, ils étendaient partout leur domination par le meurtre et les ruines.

Contre ce fléau, Dieu a suscité, dans sa miséricorde, l'insigne père et fondateur de l'ordre dominicain. Ce héros, grand par l'intégrité de sa doctrine, par l'exemple de ses vertus, par ses travaux apostoliques, s'avança contre les ennemis de l'Eglise catholique animé de l'esprit d'en haut ; non avec la violence et avec les armes, mais avec la foi la plus absolue en cette dévotion du Saint Rosaire que le premier il a divulguée et que ses enfants ont porté aux quatre coins du monde. Il prévoyait en effet, par la grâce divine, que cette dévotion, comme un puissant engin de guerre, mettrait en fuite les ennemis et confondrait leur audace et leur folle impiété. Et c'est ce qu'a en effet justifié l'événement. Grâce à cette nouvelle manière de prier, acceptée et mise régulièrement en pratique, par l'institution de l'ordre du saint Père Dominique, la piété, la bonne foi, la concorde commencèrent à reprendre racine, et les projets des hérétiques ainsi que leurs artifices à tomber en ruines. Grâce à elle encore, beaucoup d'égarés ont été ramenés à la voie droite et la fureur des impies a été refrénée par les armes catholiques qui avaient été levées pour repousser la force par la force.

L'efficacité et la puissance de cette prière ont été aussi expérimentées au seizième siècle, alors que les armées innombrables des Turcs étaient à la veille d'imposer le joug de la superstition et de la barbarie à presque toute l'Europe. Dans ce temps, le Souverain Pontife Saint Pie V, après avoir réveillé chez tous les princes chrétiens le sentiment de la défense commune, s'attacha surtout et par tous les moyens à rendre propice et secourable au nom chrétien la Toute Puissante Mère de Dieu, en l'implorant par la récitation du Rosaire. Ce noble exemple offert en ces jours à la terre et aux Cieux rallia tous les esprits et persuada tous les cœurs. Aussi les fidèles du Christ, décidés à verser leur sang et à sacrifier leur vie pour le salut de la Religion et de leur patrie, marchaient sans souci du nombre, aux ennemis massés non loin du golfe de Corinthe ; pendant que les invalides, pieuse armée de suppliants, imploraient Marie, saluaient Marie, par la répétition des formules du Rosaire et demandaient la victoire de ceux qui combattaient.

La Souveraine ainsi suppliée ne resta pas sourde, car l'action navale s'étant engagée auprès des îles Echinades (Cursolaires) la flotte des chrétiens, sans éprouver elle-même de grandes pertes, remporta une insigne victoire et anéantit les forces ennemies.

C'est pourquoi le même Souverain et Saint Pontife, en

reconnaissance d'un bienfait si grand, a voulu qu'une fête en l'honneur de Marie Victorieuse consacrerait la mémoire de ce combat mémorable, Grégoire XIII a consacré cette fête en l'appelant fête du Saint Rosaire.

De même que dans le dernier siècle, d'importants succès furent remportés sur les forces turques, soit à Temesvar, en Pannonie, soit à Corcyre, et ils coïncidèrent avec des jours consacrés à la Ste. Vierge Marie et avec la clôture des prières publiques célébrées par la récitation du Rosaire.

Par conséquent, puisqu'il est bien reconnu que cette formule de prières est particulièrement agréable à la Sainte Vierge, et qu'elle est surtout propre à la défense de l'Eglise et du peuple chrétien en même temps qu'à attirer toutes sortes de bienfaits publics et particuliers, il n'est pas surprenant que plusieurs autres de Nos prédécesseurs se soient attachés à la développer et à la recommander par des éloges tout spéciaux. Ainsi Urbain IV a attesté que chaque jour le Rosaire procurait des avantages au peuple chrétien. Sixte IV a dit que cette manière de prier est avantageuse à l'honneur de Dieu, et de la Sainte Vierge, et particulièrement propre à détourner les dangers menaçant le monde ; Léon X a déclaré qu'elle a été instituée contre les hérésiarques et les hérésies pernicieuses ; et Jules III l'a appelée la gloire de l'Eglise, Saint Pie V a dit aussi au sujet du Rosaire, que dans la divulgation de cette sorte de prières, les fidèles ont commencé à s'échauffer dans la méditation, à s'enflammer dans la prière, puis sont devenus d'autres hommes ; les ténèbres de l'hérésie se sont dissipées, et la lumière de la foi catholique a brillé dans tout son éclat. Enfin Grégoire XIII a déclaré à son tour que le Rosaire avait été institué par saint Dominique pour apaiser la colère de Dieu et implorer l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie.

Guidé par cette pensée et par les exemples de Nos prédécesseurs, Nous avons cru tout à fait opportun d'établir pour la même cause, en ce temps, des prières solennelles, et de tâcher, au moyen de ces prières adressées à la Sainte Vierge par la récitation du Rosaire, d'obtenir de son Fils Jésus Christ un semblable secours contre les dangers qui Nous menacent. Vous voyez, Vénérables Frères, les graves épreuves auxquelles l'Eglise est journellement exposée ; la piété chrétienne, la moralité publique, la foi elle-même, qui est le Bien suprême et le principe de toutes les autres vertus, tout cela est chaque jour menacé des plus grands périls.

Non seulement vous savez combien cette situation est difficile et combien Nous en souffrons, mais encore votre charité vous en fait éprouver avec Nous les sympathiques angoisses. Car c'est une chose des plus douloureuses et des plus lamentables de voir tant d'âmes rachetées par le sang de Jésus Christ arrachées au salut par le tourbillon d'un siècle égaré, et précipitées dans l'abîme et dans une mort éternelle. Nous avons, de nos jours, autant besoin du secours divin qu'à l'époque où le grand Dominique leva l'étendard du Rosaire de Marie à l'effet de guérir les maux de son époque. Ce grand Saint, éclairé par la lumière céleste, entrevit clairement que, pour guérir son siècle, aucun remède ne serait plus efficace que celui qui ramènerait les hommes à Jésus-Christ, qui est la voie, la vérité et la vie, et les pousserait à s'adresser à cette Vierge, à qui il est donné de détruire toutes les hérésies, comme à leur Patronne auprès de Dieu.

La formule du Saint Rosaire a été composée de telle manière par Saint Dominique, que les mystères de notre salut y sont rappelés dans leur ordre successif, et que cette matière de méditation est entremêlée et comme entrelacée par la prière de la Salutation angélique, et par une oraison jaculatoire à Dieu, le Père de Notre-Seigneur

Jésus-Christ. Nous, qui cherchons un remède à des maux semblables, Nous avons le droit de croire qu'en Nous servant de la même prière qui a servi à Saint Dominique pour faire tant de bien à tout le monde catholique. Nous pourrions voir disparaître de même les calamités dont souffre notre époque.

Non seulement Nous engageons vivement tous les chrétiens à s'appliquer, soit en public, soit dans leur demeure particulière et au sein de leur famille, à réciter ce pieux office du Rosaire et à ne pas cesser ce saint exercice, mais Nous désirons que spécialement le mois d'octobre de cette année soit consacré entièrement à la Sainte Reine du Rosaire. Nous décrétons et Nous ordonnons que, dans tout le monde catholique pendant cette année, on célèbre solennellement, par des services spéciaux et splendides, les offices du Rosaire. Qu'ainsi donc, à partir du premier jour du mois d'octobre prochain jusqu'au second jour du mois de novembre suivant, dans toutes les paroisses, et, si l'autorité le juge opportun et utile, dans toutes les autres églises ou chapelles dédiées à la Sainte Vierge, on récite cinq dizaines du Rosaire, en y ajoutant les Litanies Laurélines. Nous désirons que le peuple accoure à ces exercices de piété, et qu'en même temps on dise la messe et l'on expose le Saint-Sacrement à l'adoration des fidèles, et que l'on donne ensuite avec la sainte Hostie la bénédiction à la pieuse assemblée. Nous approuvons beaucoup que les confréries du Saint Rosaire de la Vierge fassent, conformément aux usages antiques, des processions solennelles à travers les villes, afin de glorifier publiquement la Religion. Cependant, si, à cause des malheurs des temps, dans certains lieux, cet exercice public de la Religion n'était pas possible, qu'on le remplace par une visite plus assidue aux églises, et qu'on fasse éclater la ferveur de sa piété par un exercice plus diligent encore des vertus chrétiennes.

En faveur de ceux qui doivent faire ce que nous avons ordonné ci-dessus, il Nous plaît d'ouvrir les célestes trésors de l'Eglise pour qu'ils y puisent à la fois des encouragements et les récompenses de leur piété. Donc à tous ceux qui, dans l'intervalle de temps désigné, auront assisté à l'exercice de la récitation publique du Rosaire avec les Litanies, et auront prié selon Notre intention, Nous concédons sept années et sept quarantaines d'indulgence, applicables à toutes fins. Nous voulons également faire jouir de cette faveur ceux qu'une cause légitime aura empêchés de concourir à ces prières publiques dont Nous venons de parler, pourvu que dans leur particulier ils se soient consacrés à ce pieux exercice et qu'ils aient prié Dieu selon Notre intention. Nous absolvons de tout coupable ceux qui dans le temps que Nous venons d'indiquer auront au moins deux fois, soit publiquement dans les temples sacrés, soit dans leurs maisons (par suite d'excuses légitimes) pratiqué ces pieux exercices et qui, après s'être confessés, se seront approchés de la sainte table. Nous accordons encore la pleine remise de leurs fautes à ceux qui, soit dans ce jour de la fête de la Bienheureuse Vierge du Rosaire, soit dans les huit jours suivants, après avoir également épuré leur âme par une salutaire confession, se seront approchés de la table du Christ, et auront dans quelque temple prié selon Notre intention Dieu et la Sainte Vierge pour les nécessités de l'Eglise.

Agissez donc, Vénérables Frères! Plus vous avez à cœur l'honneur de Marie et le salut de la société humaine, plus vous devez vous appliquer à nourrir la piété des peuples envers la grande Vierge, à augmenter leur confiance en elle. Nous considérons qu'il est dans les desseins providentiels, dans ces temps d'épreuves pour l'Eglise, l'ancien culte envers l'auguste Vierge fleurisse plus que jamais dans l'immense majorité du peuple chrétien. Que maintenant, excitées par Nos exhortations, enflammées

par vos appels, les nations chrétiennes recherchent avec une ardeur de jour en jour plus grande la protection de Marie; qu'elles s'attachent de plus en plus à l'habitude du Rosaire, à ce culte que Nos ancêtres avaient la coutume de pratiquer, non-seulement comme un remède toujours présent à leurs maux, mais comme un noble ornement de la piété chrétienne. La Patronne céleste du genre humain exaucera ces prières et ces supplications, et Elle accordera facilement aux bons la faveur de voir leurs vertus s'accroître; aux égarés celle de revenir au bien et de rentrer dans la voie du salut. Elle obtiendra que le Dieu vengeur des crimes, inclinant vers la clémence et la miséricorde, rende au monde chrétien et à la société, tout péril étant désormais écarté, cette tranquillité si désirable.

Encouragé par cet espoir, Nous supplions Dieu, par l'entremise de Celle dans laquelle il a mis la plénitude de tout bien, Nous le supplions de toutes Nos forces de répandre abondamment sur vous, Vénérables Frères, ses faveurs célestes. Et comme gage de Notre bienveillance, Nous vous donnons de tout Notre cœur à vous, à votre clergé et aux peuples commis à vos soins, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 1er septembre 1883, sixième année de Notre Pontificat.

LÉON PP. XIII.

LE COMTE DE CHAMBORD.

Nous extrayons ce qui suit de la *Chronique du Mois* publié par la *Revue Catholique des Institutions et du Droit*.

* *

« C'est dans cette situation critique, à l'heure où une grande solution est déclarée nécessaire, où sans doute elle est prochaine, que la France subit l'épreuve la plus douloureuse. Le Prince sur qui reposait son espoir, celui dont le règne dès longtemps attendu devait rendre à notre malheureuse patrie la paix, le droit, la justice et la prospérité, l'héritier de saint Louis, d'Henri IV et de Louis XIV est mort sur la terre étrangère, au moment où, après une première crise, on le croyait sauvé. Les mois de juillet et d'août ont été cruels pour nous !

« La douleur nous empêche aujourd'hui de dire tout ce que fut ce prince, tout ce que la France a perdu le 24 août ! On le comprend partout, à cette heure, même dans les camps ennemis ou indifférents. Rarement un roi régnant a causé par sa mort une émotion aussi profonde, aussi générale, que ce roi qui n'a pas régné et qui a vécu 53 ans en exil. De quoi s'occupe-t-on depuis 15 jours ? du gouvernement ? non. Des affaires ? pas davantage. On ne parle que de ce roi sans royaume dont le nom était si grand, qui a imposé un respect universel, et qui laisse un vide imprévu dans la nation qui n'a pas voulu le connaître ?

« Au milieu des ruines morales et matérielles de nos temps, à côté des violences et des hypocrisies des hommes de mal, de la lâcheté et de l'avilissement du caractère, cette empreinte laissée par la Révolution à tant d'hommes qui voudraient avoir le courage d'être des gens de bien, nos générations ont vu au-dessus d'elles deux hommes periant en eux la gloire du passé, la leçon et l'exemple du temps présent et l'espoir de l'avenir.

« L'un de ces hommes qui s'est appelé Pierre, hier Pie IX, est aujourd'hui Léon XIII. Il vivra autant que le monde. L'autre était Henri de France. Tous deux ont été outragés, dépouillés et chassés par la Révolution.

« Le droit et la justice n'ont pas eu de représentants plus

élevés qu'eux, et rarement la justice et le droit ont été violés avec autant d'éclat que dans leurs personnes.

“Ni l'un ni l'autre de ces rois n'a jamais, pour régner, pactisé avec le mal, ni perverti, trompé ou violenté les hommes. Ils ont passé en faisant le bien, en flétrissant le mal, et proclamant au milieu de l'indifférence, de la lâcheté ou des menaces, les vérités et les principes qui seuls peuvent soutenir ou sauver le monde, et que la Révolution prétend remplacer par de grossiers mensonges ou par le néant.

“Mazzini lui-même l'avait déclaré : “il n'y a que deux hommes en Europe, Pie IX et Henri V !” Le successeur de Pie IX ne nous manquera jamais. Mais on comprend le vide profond d'une époque qui avait pu se promettre et chaque jour attendre le règne d'Henri V.

“Ce roi sans couronne a, pendant plus de quarante ans, montré à l'Europe ce qu'est un roi très chrétien, très grand, très juste, véritablement de son siècle, longuement préparé à résoudre tous les problèmes modernes de la politique et de la société, connaissant à fond les devoirs bien plus que les droits de la royauté, père dévoué des humbles et des faibles, chef incomparable pour un grand peuple, aimant plus que tout sa patrie ingrate, et suivi dans son exil d'un cortège d'hommages, d'amour et de respects comme nul triomphateur n'en eut sur le trône. A côté de ce souverain détroné combien ont paru petits les autres souverains régnants et puissants ! Un seul, le Pape, l'a dépassé en prestige et en majesté ; mais celui-là ne tient pas sa grandeur de la terre !

“Henri V a fait comprendre à notre siècle ignorant et trompé ce qu'est la royauté catholique, que nul prince, dans l'histoire, n'a faite plus haute, plus belle, à la fois plus divine et plus humaine. Saint Louis même, son aïeul et son modèle, n'en a pas conçu un idéal plus complet, ni plus capable d'assurer la paix, la grandeur et la prospérité d'un peuple.

“Heureuse aurait été la nation gouvernée par un tel prince ! Ce sera un des grands étonnements de l'histoire, et, un jour sans doute, un des grands regrets nationaux, d'avoir vu la France, dans l'état où l'a mise la Révolution, passer pendant près d'un demi-siècle à côté de lui sans vouloir le connaître ; le repousser parce qu'il était trop honnête, trop grand, trop national, trop français, trop chrétien, et le laisser mourir sur la terre d'exil, pendant qu'elle s'abandonnait, elle, la patrie de saint Louis ! à une bande d'aventuriers et de malfaiteurs cosmopolites venus de tous les repaires de l'Europe pour la ruiner, la déshonorer et l'anéantir !

“Certes, nous savons que jamais les chrétiens ne doivent désespérer... Nous nous rappelons que Dieu s'est souvent servi d'instruments inconnus et inattendus pour sauver les peuples. Mais comment ne pas voir dans le coup actuel une épreuve nouvelle pour notre nation ?

“Comment ne pas y reconnaître le châtement d'erreurs et de fautes que les peuples ne commettent pas impunément ? Nous avons pu voir près de nous, pendant des années, celui que la France chrétienne croyait destinée à la sauver. Un mot suffisait pour sortir de l'abîme où nous nous débattons. Ce mot n'a pas été dit, et la nation aveuglée s'est obstinée dans ses erreurs. Il semble qu'on ait entendu le peuple égaré répéter ce cri sinistre qu'a proféré autrefois un autre peuple perdu : “*Nolumus hunc regnare super nos !*” Dieu, las de tant d'égarements obstinés et coupables, retire son élu et nous abandonne.

“Plus qu jamais, en présence de cet immense malheur, on sera tenté de désespérer de l'avenir. Nous aussi, en ne considérant que les hommes, nous nous laisserions aller au découragement. Mais n'oublions pas que nous ignorons les desseins et les voix de la Providence qui permet seule les plus grands comme les moindres événements. Ce qui

est impossible aux hommes est facile à Dieu. Si la France trouve encore grâce devant lui, les instruments de son salut naîtront sous ses pas.

“Si nous devons pleurer le Prince qui avait été si évidemment réservé à un peuple ingrat et léger, nous ne voyons pas, du moins, dans ce malheur, une raison pour accepter ce qu'un chrétien et un Français ne doivent accepter jamais ! Rappelons-nous la récente prière du comte de Chambord à ses amis qui l'entouraient : “Ne pleurez pas... pensez à la France !” Oui, pensons à la France et n'oublions pas les paroles dont le P. Monsabré ranimait notre courage au mois de mars dernier :

“Etes-vous prêts, soldats ? Vous sentez-vous la force de prendre en face des agressions de l'impiété l'attitude militante qui convient à ceux que l'Esprit Saint a marqués de son caractère et ornés de ses dons pour défendre la cause de Christ ? Votre cœur est-il plein de ces profonds mépris et de cette généreuse indignation que doit éprouver un chrétien en face de l'impiété insolente, et qui se produisent par des explosions vengeresses de la foi ?”

“Saluons le grand Prince et le grand règne dont l'obstination révolutionnaire a privé la France ! Pleurons le grand Français que sa patrie a méconnu, peut-être parce qu'elle ne le méritait pas ! Mais continuons à lutter sans défaillance contre le mal qui nous envahit. Dieu ne demandait que dix justes pour sauver une ville coupable ; espérons qu'il en trouvera assez pour sauver la France !”

UN ANCIEN MAGISTRAT.

La crise présente.

La société chrétienne traverse, en ce moment, une crise terrible. L'Eglise catholique est attaquée dans l'indépendance de son Chef, dans la liberté de son gouvernement, dans le recrutement de son sacerdoce, dans la formation de la milice religieuse, dans l'enseignement de sa doctrine, dans la possession de son pain quotidien. Ce sont là autant de conditions indispensables de son existence. Il faut donc de deux choses l'une : ou que ces droits soient reconnus, ou que l'Eglise cesse d'exister. Mais sans l'Eglise, plus de religion. L'Eglise seule, avec ses enseignements précis et son autorité divine, peut opposer une digue à l'invasion du matérialisme et de l'athéisme modernes. Que cette digue soit renversée, et il ne reste plus aucune croyance dans le monde.

Et sans religion, la société peut-elle subsister ? Si l'on ne reconnaît plus au ciel aucune autorité pour obliger les hommes à respecter les droits sociaux, que reste-t-il, sinon le droit brutal de la force ? Voilà les masses qui ont en main cette force ; qui pourront les empêcher de renverser un état de choses dans lequel elles ne trouvent que privations et fatigues ? La crise sociale peut-elle ne pas aboutir à la destruction de la société et à la complète barbarie, le lendemain du jour où la crise religieuse aurait abouti à la destruction du christianisme.

Tous ceux donc qui veulent en finir avec les désastres de la Révolution n'ont qu'une chose à faire : déployer le drapeau du vrai christianisme, du christianisme entier et intransigeant, le drapeau de la royauté de Jésus-Christ, et se grouper autour de ce drapeau. Jusque là, nous nous débattons misérablement ; nous ne lutterons que par des faux-fuyants et des demi-mesures contre l'armée révolutionnaire, qui a pour elle, tout à la fois, la logique et la force. Nous prolongerons la crise, mais nous n'en sortirons pas. Il ne nous sera permis d'en considérer l'heureuse issue comme prochaine que lorsque, en face du parti de la Révolution, il se formera parmi les hommes d'ordre, le seul parti qui peut sauver la société, le parti de la royauté de Jésus-Christ.

GABRIEL DEMARTIAL, S. J.

L'AUTOMNE.

Le soleil plus pâle a cessé ses ardeurs.
Si l'on voit moins de fleurs, de fruits quelle abondance !
Ornement des vergers, aux vermillées couleurs,
Ce sont là des bienfaits dus à la Providence.

Après l'été, voici la saison la plus riche de l'année. L'été nous donne ses moissons, l'automne ses fruits, et s'il est agréable de contempler la blonde Cérés, couvrant nos sillons de ses épis dorés, il n'est pas moins beau d'admirer l'arbre chargé de fruits. Ces fruits flattent le goût et récréent l'œil par leur immense variété. Partout la richesse du peintre souverain, partout les marques de son inépuisable bonté !

Merci donc, ô mon Dieu, vous qui prenez de toutes vos créatures un soin si paternel. Vous ne voulez pas qu'un seul instant de l'année, qu'un seul instant de leur vie, ils ignorent vos bienfaits. S'il y a de beaux, de doux automnes, ils nous ramènent aussi les pluies qui précèdent les froids de l'hiver.

MENTANA.

Nous commençons avec ce numéro une des meilleures descriptions de la célèbre et glorieuse bataille de *Mentana*.

Le récit de cette journée mémorable est tiré des sources les plus authentiques, et est digne de confiance sur tous rapports. Son auteur, le Baron de Mevius, a été honoré d'une lettre particulière du pape Pie IX et de plusieurs prélats distingués :

Le 1er novembre 1867, le général Kanzler se rendit à Civita-Vecchia pour préparer, de concert avec le général de Faily, un mouvement décisif contre l'armée garibaldienne. Il trouva le général français moins impatient que lui d'agir et décidé à la plus grande circonspection. Le général de Faily avait, en effet, reçu l'ordre de soutenir l'armée pontificale contre les garibaldiens, mais d'éviter avec soin toute rencontre avec les troupes italiennes, que l'on espérait faire rentrer sur leur territoire par les seuls moyens diplomatiques.

Le général de Faily était d'avis de ne marcher sur Monte-Rotondo que lorsque la majeure partie de son armée serait réunie à Rome, il faisait valoir surtout le danger d'avoir subitement affaire à toute l'armée italienne, qui pouvait, suivant que triompheraient à Florence les manifestations populaires ou les conseils de la raison, être portée sur Rome ou ramenée en arrière.

Le général Kanzler, au contraire, voulait livrer bataille sur-le-champ, pour prévenir la jonction des lieutenants de Garibaldi, et profiter de la démoralisation du corps du centre pour l'écraser, avant que le gouvernement italien, dont on redoutait à bon droit les secrets desseins, ne fit entrer ses troupes en ligne. Il répondait du succès, affirmant que ses soldats culbuteraient au premier choc les garibaldiens, quel que fût leur nombre, et demandait seulement l'appui plutôt moral que matériel de la brigade Polhès, déjà arrivée à Rome. Il ne fallait pas, selon lui, laisser à Garibaldi le temps de réfléchir et de se retirer, car sa retraite spontanée serait représentée par tous les ennemis de la papauté comme un succès éclatant ; mais il fallait, au contraire, tomber sur lui comme la foudre, le surprendre et lui infliger à la face du monde le châtiement le plus éclatant et le plus mérité. C'était le seul moyen d'empêcher le retour prochain des mêmes événements, en portant le découragement dans le camp révolutionnaire et en lui montrant ce qu'étaient les soldats du Pape. C'était un honneur que l'armée pontificale réclamait comme un droit et qu'on ne pouvait lui refuser.

Le courage et l'ardeur sont toujours éloquentes. Le général de Faily, qui, depuis la campagne de 1859, avait pour Garibaldi et les siens un mépris profond, et qui désirait leur faire expier toutes leurs insultes à la France et à l'empereur, le général de Faily se rendit promptement. On convint de marcher contre Garibaldi dans la nuit du 2 au 3 novembre. Le général Kanzler revint aussitôt à Rome, pour y préparer l'action.

Les troupes désignées pour faire partie de l'expédition furent, avec une joie extrême, l'ordre de marcher. L'espoir d'infliger à leurs méprisables ennemis une défaite écrasante leur faisait oublier en un instant cinq semaines de fatigues et de souffrances. Il y eut alors de nobles jalousies et de généreuses rivalités. Les troupes indigènes laissées à la garde de Rome se plaignaient avec amertume de l'honneur qui leur était ravi. L'on vit des recrues, arrivées le matin même aux zouaves, obtenir à force de prières la faveur de partager les dangers de leurs nouveaux compagnons d'armes, et quelques-unes d'entre elles ont immortalisé leur nom par une mort glorieuse.

L'armée destinée à opérer sous les ordres du général Kanzler fut divisée en deux colonnes : la première, de troupes pontificales, sous les ordres du général de Courten ; la seconde, entièrement française, commandée par le général de Polhès.

En voici la composition, ainsi que le dénombrement des hommes présents dans les rangs :

Colonne pontificale.

	Hommes.
Le régiment des zouaves, colonel Allet	1500
Le bataillon de carabiniers, lieutenant-colonel Jeannerat	520
La légion d'Antibes, colonel d'Argy	540
La 1re batterie montée, capitaine Palani (6 pièces).	117
Le 2e escadron de dragons, capitaine Cremona . .	106
Une compagnie de sapeurs du génie, capitaine Fabri	80
Un peloton de gendarmes, lieutenant Rasori . .	50
Total	2913

Colonne française.

2^e bataillon de chasseurs à pied, commandant Comte.
1^{er} bataillon du 1^{er} de ligne, colonel Fremont.
1^{er} bataillon du 23^e de ligne, lieutenant-colonel Saussier.
Deux bataillons du 59^e de ligne, colonel Bergère.
Un peloton du 7^e chasseurs à cheval, chef d'escadron de Wederspach-To.
Un peloton du 1^{er} escadron de dragons pontificaux, sous-lieutenant Belli.
Deux sections d'artillerie (4 canons), lieutenant Ploix.
Ces corps, envoyés de France avec leur effectif de paix très-réduit, ne comptaient en tout qu'un peu plus de 2,000 hommes.

Les forces totales étaient donc de 5,000 hommes environ.

Les préparatifs militaires terminés, les soldats, qui avaient reçu l'ordre du départ, passèrent quelques heures à écrire à leur famille pour leur annoncer la bataille du lendemain et leur faire un dernier adieu en cas de malheur. Les lettres si touchantes des zouaves donnent une idée exacte des sentiments réellement admirables qui les animaient. Pleins de foi et de confiance dans la protection divine, certains d'un succès éclatant, décidés pour le conquérir à ne reculer devant aucun effort ni devant aucun danger, marchant au combat comme à une incomparable fête, ces héros chrétiens se montraient pleins d'une bravoure sans fanfanterie, d'une joie profonde et contenue, d'un dévouement sans bornes à leur cause sacrée et d'un

recueillement religieux vraiment édifiant. Aucun d'eux, en effet, ne se faisait illusion sur la journée du lendemain ; ils savaient qu'elle serait rude et sanglante et que beaucoup d'entre eux ne rentreraient point vivants à Rome. Dans ce moment solennel, leurs cœurs s'élevaient avec effusion, et de leur plume coulaient mille paroles de tendresse pour les êtres chers qu'ils pouvaient ne plus revoir. L'amour véritable de la famille, l'affection filiale pleine de tendre respect, tous ces sentiments si délicats, si purs et si sacrés, inséparables des sentiments religieux, débordent dans ces lettres, conservées comme de pieuses reliques par les familles que Mentana a mises en deuil, et comme de précieux et heureux souvenirs par celles qui ont eu le bonheur de voir leurs enfants revenir de cette journée glorieuse et triomphante. Et pourtant, dans ces longues lettres, où les souvenirs du passé, de l'enfance, du foyer étaient si vivants ; où il y avait tant d'amour et d'affection, tant d'adieux pleins de larmes, on ne trouve ni la moindre expression de regret, ni l'ombre d'une crainte. Le sacrifice complet était accepté avec fermeté, avec résignation et même souvent avec joie et avec enthousiasme. Les du Fournel n'étaient point dans ce corps d'élite les seuls martyrs d'intention, car la mort n'a rien d'effrayant ni d'amer pour celui qui croit fermement et qui conforme sa vie à ses croyances.

Les lettres étaient closes, après un dernier baiser dans un post scriptum, puis les pontificaux se rendaient à l'église voisine, modestement, simplement, sans ostentation et sans faux respect humain, comme sans distinction de grade ou de nationalité ; ils s'y confessaient et se relevaient alors pleins d'une indomptable force morale, ardents au combat comme des lions et prêts à faire les prodiges et même les folies de bravoure qui émerveillèrent le lendemain les régiments français.

Ces préoccupations de famille et ces devoirs religieux n'excluaient d'ailleurs ni la gaieté, ni l'entrain ; après avoir fourbi leurs armes, écrit aux leurs et mis leur conscience en ordre, les volontaires terminèrent leur journée, les uns en allant faire visite aux amis romains, dont ils avaient reçu un si cordial accueil, et les autres en buvant joyeusement avec leurs compagnons un verre de punch à la victoire prochaine. J'aurais tropes se préparant à la bataille ne virent en approcher l'heure avec plus de bonheur. Aussi cette soirée du 2 novembre 1867 est-elle restée gravée comme un souvenir charmant dans l'esprit de tous les pontificaux qui ont combattu à Mentana, et jamais ils n'en parlent sans un mélange de fierté et de joie.

Un grand nombre d'officiers n'appartenant pas aux corps désignés sollicitèrent et obtinrent la faveur de pouvoir accompagner l'expédition et de se mettre à titre d'aides de camp ou d'officiers d'ordonnance à la disposition du pro-ministre. Parmi eux se trouvait le comte de Caserte, frère du roi de Naples, avec ses aides de camp, les colonels Usani et de Rivera. On y voyait aussi le baron de Sonnenberg, colonel de la garde suisse, M. de Christen, colonel des volontaires étrangers, le lieutenant-colonel comte Carpegna, le général comte Raphaël de Courten, etc., etc. Le colonel Victor de Courten, retiré du service, avait fait plus encore : il était entré comme simple soldat dans les rangs des carabiniers.

D'autres volontaires accompagnaient aussi l'expédition. C'étaient le docteur Ozanam et trois sœurs de Saint-Vincent de Paul, arrivés ensemble de Paris, le matin même, avec une ambulance offerte par le comité pontifical français. A eux se joignirent l'inépuisable madame Stone, devenue, par la pratique, la plus habile des infirmières, le vicomte de Saint-Priest, le duc de Lorges et MM. Benoit d'Azy, de Saint-Maur, de Luppé, Vrignault et la plupart des aumôniers de l'armée pontificale. Tous

eurent à endurer de grandes fatigues et rendirent d'immenses services.

Le dimanche, 3 novembre, vers une heure du matin, les troupes prirent les armes et se dirigèrent vers le Macao pour y opérer leur concentration. Les soldats portaient, outre leurs objets de campement et leurs munitions, deux journées de vivres. Il faisait un temps affreux, la pluie tombait à torrents. Le départ, fixé à 3 heures, éprouva différents retards ; et il était plus de 4 heures quand la colonne de Courten sortit de la porte Pia. Arrivé au pont Nomentano, le général Kanzler détacha le major de Troussures, avec les 3e, 4e et 5e compagnies de son bataillon (2e des zouaves), en lui donnant pour instruction de suivre le Tevere jusque à la *via Salaria*, de marcher sur cette route parallèlement au gros de l'armée et de tomber dans le flanc droit de l'ennemi, dès qu'il verrait l'action sérieusement engagée.

La colonne principale continua à suivre la *via Nomentana*, précédée d'un peloton de dragons, sous les ordres du lieutenant de la Rochette, et d'une avant-garde, composée des trois premières compagnies de zouaves du 1er bataillon, sous les ordres du major de Lambilly, et d'une section d'artillerie, commandée par le lieutenant Cheynet.

On s'avança ainsi jusqu'à Capo-Bianco, à mi-chemin de Mentana. La marche était lente, car les chemins étaient détremés par la pluie ; les troupes, lourdement chargées, s'avançaient péniblement dans l'obscurité. A Capo-Bianco, le général Kanzler fit faire halte à ses soldats, pour leur permettre de se reposer un peu, de prendre quelque nourriture avant d'aborder l'ennemi et de sécher leurs vêtements mouillés à des feux de bruyères.

En ce moment, le soleil se levait et ses rayons dissipèrent à la fois les ténèbres et les nuages. Ce jour éclatant et radieux, succédant à une nuit affreuse, parut un augure favorable et anima davantage encore les troupes déjà si bien disposées. Bientôt parut la colonne française, qui rejoignit la colonne pontificale, et les deux armées échangèrent de longues et joyeuses acclamations.

Cette halte dura une heure et demie. Pendant ce temps, le P. Ligiez célébra la messe dans la petite chapelle du lieu. Au moment où elle se terminait, les éclaireurs vinrent annoncer que les garibaldiens se montraient en masses profondes autour de Mentana et paraissaient y attendre l'attaque de pied ferme.

En effet, on ne sait comment, Garibaldi avait été prévenu, dans la journée du 2 novembre, du mouvement qui allait être dirigé contre lui. Il voulut alors, d'après Bertani, Guerzoni et del Vecchio, battre immédiatement en retraite derrière les Abruzzes, et il donna même à Menotti l'ordre écrit de commencer le mouvement. Mais bientôt de nouvelles tergiversations, semblables à celles qui lui avaient déjà fait perdre tant de temps précieux, vinrent retarder l'exécution de cette sage résolution. Il passa toute la soirée à parcourir, la carte à la main, les environs de Monte-Rotondo et de Mentana, visitant toutes les positions qu'il avait fait retrancher et paraissant décidé à livrer une bataille, où l'avantage du nombre et de la position lui donnait des chances de succès. Malgré les désertions qui avaient éclairci ses rangs et les pertes énormes subies à Monte-Rotondo, Garibaldi avait encore plus de 10.000 hommes autour de lui. Dans la matinée, il revint à son premier dessein et il ordonna une marche en flanc vers Tivoli, manœuvre imprudente et dangereuse en présence d'un ennemi résolu. A midi, les premiers mouvements de son armée commençaient à s'opérer, lorsque les éclaireurs pontificaux parurent et furent reconnus. Garibaldi arrêta aussitôt la marche de ses troupes et se prépara au combat.

(A continuer.)

LE DARWINISME.

Le singe et l'éléphant

Les Indiens croyaient que le globe terrestre était porté sur le dos d'un immense éléphant. Voltaire se moque spirituellement quelque part de ce singulier système du monde. A mon avis le singe de Darwin est au moins aussi grotesque que cet éléphant. Le singe de Darwin fait beaucoup de bruit en ce moment, et on en parle un peu partout.

Il ne faudrait pas prendre M. Darwin pour un directeur de ménagerie ou un montreur de singes ; c'est un savant anglais qui est décédé il n'y a pas longtemps, il était fort honorable, assure-t-on, mais il a eu le tort considérable de ne pas s'en rapporter à la Bible sur l'origine de l'espèce humaine et d'écrire au bout de six mille ans une genèse du monde contredisant de point en point celle de Moïse.

" Dieu, raconte Moïse, dit ensuite : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux qui demeurent sous le ciel, sur tous les reptiles.

" Et Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu.

" Il le forma du limon de la terre ; il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme eut une âme vivante.

" Et le Seigneur dit : il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide semblable à lui.

" Le Seigneur envoya donc à Adam un profond sommeil, et, pendant qu'il dormait, Dieu prit de la chair d'une de ses côtes, et ferma ensuite la plaie.

" Le Seigneur Dieu forma ainsi une femme d'une côte d'Adam, et l'amena devant Adam.

" Et Adam dit : Voilà maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair : celle-ci s'appellera d'un nom pris de l'homme parce que c'est de l'homme qu'elle a été tirée."

Ecoutez maintenant la genèse de M. Darwin :

Au commencement une molécule de matière s'étant créée elle-même et toute seule engendra le globule, qui engendra le germe, qui engendra le fœtu, qui engendra le grain de poussière, qui engendra le grain de sable, qui engendra la pierre, qui engendra le champignon, qui engendra la citrouille, qui engendra l'infusoire, qui engendra le fœtard, qui engendra le goujon, qui engendra la carpe, qui engendra le lapin, qui engendra le singe, qui engendra l'homme.

Je ne cite pas textuellement ; mais je réponds de l'exactitude de mon analyse. Il est bien entendu que la série des transformations que subit la molécule pour devenir l'homme fut fort longue et nécessita des siècles par millions. Le champignon par exemple ne poussa pas en une nuit, et il mit du temps à se transformer en citrouille. Il dut y avoir aussi beaucoup d'intermédiaires entre la carpe et le lapin. Ce sont là des détails. L'essentiel de Darwin c'est que Dieu (s'il existe) n'est pour rien dans la création de l'homme. L'homme n'a pas été créé, il est sorti de la molécule par une série de transformations et de sélections. Nos premiers parents ne furent pas Adam et Ève ; ce furent un singe et une guenon. Le chimpanzé (anthropopithecus de Blainville ; troglodyte de Geoffroy) ou bien l'orang-outang (pithecus de Blainville ; brachio pithecus de Geoffroy), ont eu l'honneur et la satisfaction d'être la souche immédiate de l'espèce humaine.

Nous sommes tous frères puisque nous sommes tous singes.

Ces termes scientifiques et ces noms de savants montrent assez que je ne plaisante pas. Le système de Darwin a été pris au sérieux et exposé gravement dans des cours, des livres et des revues. Le docteur Constantin James le réfute dans un ouvrage qui a pour titre : *Du darwinisme ou l'homme-singe*.

Et voilà où en arrive en plein XIX siècle la raison, lorsqu'elle se sépare de la révélation, à égaler et à surpasser les fables les plus grossières de la mythologie !

Je le répète, absurdité pour absurdité, je préfère l'éléphant portant le monde sur son dos au singe donnant naissance à l'hom-

me. En définitive, on conçoit une brute ayant les reins assez solides pour supporter le poids de la terre, tandis qu'on ne concevra jamais que la brute, fut-elle un singe, chimpanzé, chimpanzé-gorille, puisse s'élever jusqu'à l'intelligence, la raison et la parole.

Il ne faut pas dédaigner le darwinisme. Par ce temps d'athéisme, de matérialisme et d'enterrement civils il n'a rien qui répugne si fort. Lorsqu'on enfouit un homme comme un chien, on peut bien admettre qu'il n'est qu'un ex-singe instruit et civilisé ? Le darwinisme n'est pas plus absurde que la métempsychose, et tous les jours les cimetières de Paris et de Lyon retentissent d'oraisons funèbres remplies d'allusions à cette dernière croyance. Que l'Église cessât d'enseigner la Bible sous les formes populaires de l'Histoire-Sainte et du catéchisme, et la théorie de l'homme singe pénétrerait dans les écoles gratuites obligatoires et laïques de toutes les communes de France. Je ne voudrais pas jurer que quelque brochure plus ou moins estampillée et tolérée ne l'eût déjà portée dans les ateliers et les chaumières.

Il n'est pas malaisé de crier : Vive la raison ! Ce qui est difficile, c'est d'empêcher cette fameuse raison de tomber dans des absurdités ; témoins l'éléphant dans la cosmogonie hindoue et le singe du Darwinisme. Seule, l'Église empêche la raison de subir d'humiliantes éclipses. C'est la libre-pensée qui est l'éteignoir.

La Commune et les Communeux de Paris.

ET NUNC INTELLIGITE... ERUDIMINI...

Le grand philosophe Leibnitz a écrit ces paroles si dignes d'être méditées : " Ceux qui se croient déchargés de l'importante crainte d'une Providence qui les surveille et d'un avenir qui les menace, lâchent la bride à leurs passions et tournent leur esprit à séduire et à corrompre les autres ; et, s'ils sont ambitieux et d'un caractère un peu dur, ils seront capables de mettre le feu aux quatre coins de la terre, et j'en ai connu de cette trempe."

Et nous aussi nous les avons connus, nous les avons vus à l'œuvre, ces hommes dont par'a le philosophe allemand.

Pitié pour ceux qu'ils ont égarés ! mais éternelle exécution sur eux ! Honte aussi sur ceux qui ont voulu pacifier avec ces monstres, ou faire appel en leur faveur à la compassion, à l'indulgence ! Ces sympathies, on voudrait les attribuer à un sentiment d'humanité ; hélas ! on est bien forcé d'y voir tout autre chose...

Certes une âme chrétienne ne peut que déplorer amèrement le prodigieux aveuglement de ces misérables, et c'est un devoir pour nous tous de supplier Dieu qu'il les épargne dans l'autre vie. Mais quant au sort qu'ils ont subi dans la vie présente, il était cent fois et mille fois mérité. Jamais ne fut faite avec plus de justice une plus juste épuration de l'espèce humaine. Jamais la société n'usa plus légitimement du droit d'arracher à ses propres entrailles une telle masse de gangrène et de *sang impur* (c'est de ce nom même, on le sait, que la conscience publique avait d'abord stigmatisé ces futurs assassins et pèteoleurs.)

Et pourtant il était bon qu'ils apparaissent tels qu'on les a vus sur le théâtre de leurs exploits, car ça éteint un enseignement salutaire et instructif entre tous, que celui qui nous a été donné par ces ilots d'un nouveau genre, s'établant au grand jour dans toute l'horreur de l'ivresse révolutionnaire et satanique. A travers les flammes qu'ils ont allumées, au-dessus des ruines qu'ils ont faites et du sang qu'ils ont répandu, s'élève et plane la grande voix de la Providence qui crie au hommes : " *Et nunc intelligite—erudimini!* Et maintenant comprenez... Instruisez-vous !"

Où, instruisez-vous, vous qui ne connaissiez pas

encore les Sociétés secrètes...C'est l'une d'elles, l'*Internationale*, comme elle se nomme, qui a tramé cet infernal complot, et nul n'ignore que ce qu'elle a fait à Paris n'est qu'une très faible partie de ce qu'elle prépare à la société toute entière. Quant à la Franc-Maçonnerie, il est notoire aussi que dix mille au moins de ses adeptes, cinquante deux loges, ont solennellement adhéré au programme de la Commune...Il importe bien peu que les représentants officiels de la secte aient désavoué cette odieuse complicité; on sait trop bien ce que valent ces désaveux-là; les véritables chefs de la Franc-Maçonnerie ne sont pas ses représentants officiels.

Et vous écrivains, professeurs, orateurs, vous qui, dans vos livres, votre enseignement, vos discours, avez sapé la base de toutes les vérités morales et religieuses, ah! sachez-le bien, vous n'êtes point innocents des crimes monstrueux qui ont souillé la France. Quand une fontaine a été empoisonnée, celui-là a sa part de responsabilité, qui n'y a jeté qu'une seule goutte vénéneuse. Et qui de vous oserait affirmer que pas une goutte de poison n'est tombée de ses lèvres ou de sa plume sur le cœur de ces *communeux*, ou du moins dans le milieu social qui les a formés et préparés? Qu'ont-ils fait, après tout, si ce n'est mettre en pratique vos doctrines, en en tirant les dernières conclusions rigoureusement logiques? Vous aurez beau protester contre ces horribles conséquences: on l'a remarqué avec infiniment de raison, *le peuple est conséquent, si les sophistes ne le sont pas*. Quand on a dit à ce peuple que Dieu n'est qu'un mot, que la conscience n'a aucun compte à lui rendre; que toute la destinée humaine se termine à la vie présente; quant on a tout fait pour extirper tout sentiment de respect pour Jésus-Christ et son sacerdoce, pour l'autorité religieuse et la puissance sociale; quand surtout, au nom du plus abominable de tous les systèmes, on a nié le libre arbitre et proclamé le fatalisme, amnistiant ainsi très-explicitement tous les forfaits: on n'a plus le droit de protester à l'heure où les masses, traduisant dans les faits les négations de ses docteurs, secouent le joug de tous les devoirs et se portent à tous les excès. Du moment que le principe même de l'obligation morale est supprimé, vol, pillage, incendie, tout est légitime.

Et vous, hommes de la presse anti-chrétienne et révolutionnaire, si vous étiez capables de voir et de comprendre, vous verriez et comprendriez enfin quel est l'exécrable métier que vous faites. Si nos temples ont été dévastés, si nos prêtres ont été assassinés, la conscience de tous les honnêtes gens vous impute à bon droit une large part de responsabilité dans ces crimes. N'étiez-vous pas là depuis longtemps soufflant chaque jour la haine de la religion, et dénonçant aux vengeances populaires les prêtres et les ordres religieux? Vous aviez rempli par anticipation le rôle de Fouquier-Tinville, et vos accusations n'ont été que trop bien comprises...Je l'affirme avec l'indomptable énergie de ma certitude, tels et tels d'entre vous sont plus coupables devant la divine et éternelle justice (je ne parle point de la justice humaine), oui beaucoup plus coupables et plus criminels que les vulgaires scélérats qui ont fusillé l'archevêque de Paris.

Mais la voix des consciences honnêtes et celle des événements auront beau parler; les hommes d'une certaine presse n'entendront rien. Déjà ils ont repris avec un nouvel acharnement leur œuvre de calomnies systématiques, et ils continueront ainsi jusqu'à ce que les détestables produits de leur plume viennent à se transformer une seconde fois en flammes de pétrole et en balles d'assassins...

Puissent-ils comprendre, ceux-là du moins qui n'ont pas le cœur entouré d'une triple cuirasse de perversité.

O vous donc, âmes honnêtes, qui que vous soyez, rompez et brisez enfin avec cette presse aussi antisociale

qu'antireligieuse, et que vos souscriptions n'aillent plus stipendier ces affreux folliculaires qui pervertissent vos consciences, et préparent à notre pays des calamités plus épouvantables encore peut-être que celles dont il vient d'être accablé.

Et vous qui exercez une influence plus ou moins grande sur les classes ouvrières, songez à l'immense responsabilité qui pèse sur vos têtes. Malheur à vous si vous ne travaillez à instruire, à moraliser ces masses ignorantes et trop faciles à séduire! Alors vous verrez encore surgir pour votre ruine une nouvelle et plus compacte génération de *pétroleurs* et de *pétroleuses*.

Et vous, plus que tous les autres, hommes d'Etat et de gouvernement, instruisez vous, et mesurez l'effroyable profondeur des plaies qui dévorent les entrailles de la société française. Ce n'est point par de vains palliatifs que vous guérirez cette grande malade. Il n'y a qu'un remède, et il vous a été indiqué. La Commune de Paris a été la plus éclatante justification du *Syllabus*; elle en a donné la démonstration par l'absurde et par l'horrible.

R. P. TOULEMONT, S. J.

La Maison de France.

Plusieurs journaux, appréciant les conséquences de la mort de M. le comte de Chambord, ont dit que la maison de Bourbon s'éteint avec ce prince. Ils ajoutent que la maison d'Orléans descend de Gaston, frère de Louis XIII.

10. La maison de Bourbon n'est pas éteinte en France, puisque l'une de ses branches — la branche de Bourbon-Orléans — existe et est représentée par plusieurs générations de princes.

20. L'origine de la maison d'Orléans remonte non à Gaston, fils d'Henri IV et frère de Louis XIII, mais à Philippe, le deuxième fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche et le frère de Louis XIV.

M. le comte de Paris, qui est aujourd'hui le chef de la maison de France, se trouve — par rapport à l'auteur commun, c'est-à-dire le roi Louis XIII — au même degré que M. le comte de Chambord, ainsi que l'établit la généalogie ci-après :

LOUIS XIII.

1. Louis XIV.
2. Le Grand Dauphin.
3. Le duc de Bourgogne.
4. Louis XV.
5. Louis, Dauphin de France.
6. Charles X.
7. Le duc de Berry.
8. Le duc de Bordeaux (M. le comte de Chambord).

LOUIS XIII.

1. Philippe d'Orléans.
2. Philippe (le Régent).
3. Louis d'Orléans.
4. Louis-Philippe d'Orléans.
5. Louis-Philippe-Joseph.
6. Louis-Philippe (roi des Français).
7. Le duc d'Orléans.
8. Le comte Paris. * * *

Aux funérailles du comte de Chambord, le régiment des zouaves pontificaux était officiellement représenté. La députation comprenait :

- Le général baron de Charette;
- Le lieutenant-colonel d'Albioussé;
- Un commandant, M. de Montcuit;
- Un capitaine, M. de Ferron;
- Un lieutenant, M. de Monthel;
- Un sous-lieutenant, M. Garnier;
- Un sous-officier, M. Schmoderer;
- Un soldat, M. Rouleau.